

Si l'enfant ne réagit pas

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Anthropologie

ÉRIC CHAUVIER

Si l'enfant ne réagit pas



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2008

LES propos des adolescents et des éducateurs de Bel-Air ont été enregistrés avec leur accord. Les horaires des enregistrements ont pu être établis grâce à l'horloge d'un enregistreur numérique, ce qui permet un suivi chronologique précis. De plus, conformément au protocole d'enquête, les noms des personnes évoquées ont été masqués afin de respecter leur anonymat. Cet engagement ne vaut pas en ce qui concerne les membres de ma famille.

JE suis payé pour m'étonner. Ce projet répond à une demande d'évaluation des interventions éducatives au sein d'un institut de placement familial, la Maison Bel-Air. Je ne connais rien de ce milieu. Mais cela ne constitue pas un problème pour M. X, mon employeur. Son idée est à la fois simple et brillante. Il attend de moi que j'exploite ma position d'étranger à l'institution puis, que de cette posture naïve, je relève tout ce qui me surprend, me choque, me trouble, en bref tout ce qui me semble étrange. Ces observations sont destinées selon lui à perturber les habitudes des salariés de l'institution, des éducateurs et des psychologues. Il est prévu que je leur restitue mon inventaire d'étrangetés en décrivant par le détail telle ou telle scène jugée insolite. Je jouerai à l'honnête homme, sincèrement intrigué par ce que j'ai vu ou entendu. Ils écouteront mon texte, qui évoquera leur présence sans les nommer. Ils se reconnaîtront bien sûr, mais cela importe peu. Ce qui compte, c'est qu'ils prennent appui sur mon diagnostic pour évoquer un quotidien qu'ils n'ont plus l'habitude de désigner. C'est l'idée forte de X : déranger en douceur leurs habitudes en leur imposant le langage d'un néophyte. Sur ce point, X prétend qu'un individu

qui n'exprimerait pas son étonnement ne retiendrait pas l'attention des salariés de Bel-Air, tous plus ou moins pétris de certitudes et peu enclins à se remettre en question. C'est le piège que mon intervention est censée déjouer. Il soutient aussi que le fait d'avoir moi-même été relativement épargné par la souffrance (mais comment peut-il dire cela ?) doit me rendre plus réceptif aux comportements des adolescents placés. Je ne sais si X me manipule, et si oui, dans quelle mesure. Il a passé une annonce à l'université. J'ai répondu, et il m'a choisi. Imagine-t-il que l'université est un endroit épargné par la souffrance ? Peut-être ne partageons-nous pas la même définition de la souffrance.

20 H 12 – Je suis parmi les internés depuis quatre heures. Ils ont organisé un repas pour ma venue. Nicolas a préparé des entrecôtes à la sauce échalote. Seule Joy n'a pas participé à la préparation du repas. Elle semble peu concernée, sort fréquemment pour fumer des cigarettes puis revient en soufflant ostensiblement, incarnant on ne peut mieux le malaise de l'adolescence, quoique d'une façon presque stéréotypée. Myriam plaide sa cause, expliquant qu'elle s'est tout de même abstenue de boire du Coca par "respect" pour les efforts déployés par Nicolas. Il s'agit d'un événement rare car, d'habitude, Joy boit du Coca "avant, pendant et après le dîner" – c'est ce que Myriam soutient comme s'il s'agissait d'une loi générale.

Durant le repas, Nicolas me questionne sur la raison de ma venue à l'institut. Je lui explique que j'observe la vie "ici", "à l'internat", sans m'étendre davantage. Je parle d'une voix claire et sonore. Je cherche à la fois à valider mon activité face aux adolescents et à entériner ce sujet de façon à ne pas y revenir. Mais je ne suis pas satisfait par cette réponse. Observer des individus ne se justifie pas facilement, en particulier lorsque cette explication s'adresse à ceux

qui en sont l'objet. La position de celui qui observe lui confère un pouvoir difficilement admissible du point de vue des observés. De tels propos me font courir le risque d'être exclu des conversations à venir.

Nicolas acquiesce nonchalamment, l'esprit ailleurs. Les autres (qui ont entendu) ne relèvent pas ce que je viens de dire. C'est cela qui me surprend. Alors que mes propos m'apparaissent tout à fait déplacés, ils ne bronchent pas. Pourtant, ils n'ont pas à trouver acceptable d'être observés de la sorte. Je réalise à présent à quel point la réponse que je fais à Nicolas est détestable et, finalement, incroyable. Vivre au quotidien, c'est être dans la "vraie vie", au moyen d'expériences pleinement vécues. Être observé revient au contraire à évoluer dans une sorte de "laboratoire", n'éprouvant pas les situations pour ce qu'elles sont, mais pour ce que l'observateur en fera. C'est être dans la simulation de la vie.

Ils mangent bruyamment. Un garçon imite l'accent pointu d'un autre. Les filles semblent en retrait, excepté Myriam qui tente en vain de séduire Stéphane, l'un des adolescents placés, à renfort d'avances explicites. Leur absence de réaction vis-à-vis de ma phrase marque une résignation surprenante. Je pense à un acteur de théâtre qui jouerait continûment la même pièce, sans concevoir à aucun moment

de déroger aux consignes du metteur en scène, sans cesser non plus de garder à l'esprit sa condition d'acteur et le fait de se trouver sur cette scène plutôt qu'au dehors, au contact d'êtres "véritables". Les adolescents, à la façon de cet acteur, semblent accepter de vivre en tant qu'observés en dehors du monde "véritable" au gré d'une mise en scène sur laquelle ils ne peuvent agir, mais à laquelle ils sont contraints de souscrire ; de même qu'ils doivent accepter les entretiens quotidiens avec les psychologues, les psychiatres, le directeur, le sous-directeur, les éducateurs, ainsi qu'avec tous les experts dans mon genre, qui campent uniment leur position d'observateur professionnel. Ce constat me fait entrevoir les fondements d'une théorie, qu'avant même d'approfondir je cherche à nommer (je n'aime pas cet empressement, mais ne peux m'empêcher d'y céder). Je cherche un peu puis trouve une dénomination à la fois sérieuse et stimulante : la "théorie de l'acteur permanent". Je souris, satisfait, ne réalisant qu'après coup que je suis en train de sourire sans raison apparente devant les adolescents. Mais ils poursuivent leur repas en parlant entre eux, se brocardant de temps à autre ; Myriam insiste encore auprès de Stéphane qui l'ignore ostensiblement ; ils semblent ne pas me voir ou, tout au

moins, ne pas m'avoir vu me réjouir de ma théorie. J'imagine le titre d'un texte : "vivre dans l'imitation", et évalue combien cette théorie est séduisante.

Persuadés qu'ils sont résignés à leur statut d'observés, je consigne devant eux, à la vue de tous, dans mon carnet, les caractéristiques de la "théorie de l'acteur permanent". C'est une façon de normaliser ma posture d'observateur. Ce geste ne peut plus laisser planer de doute quant à la sorte de "laboratoire" où nous prenons maintenant ce repas factice.

J'entrevois une analogie entre les adolescents et la viande à l'échalote. Aussi scandaleux qu'apparaisse ce rapprochement, je me demande si ces adolescents, qui n'ont d'autres perspectives que d'être observés entre les murs de Bel-Air, n'ont pas finalement aussi peu d'existence que les morceaux de bœuf qu'ils consomment. J'aime assez la poésie noire et provocatrice qui empreint ma réflexion. Je pense à la force des conclusions que je pourrais rendre à l'occasion de conférences sur la souffrance humaine. Je pourrais intituler mes interventions "vivre et penser comme des bouts de viande", "équivalence des chairs vives et des chairs mortes", ou encore "indifférence des corps réduits" – les possibilités de titres semblent illimitées. Je lirai, imperturbable, et ces phrases feront

mouche à destination d'une assistance que j'imagine troublée et admirative.

La théorie de l'acteur permanent présente une autre caractéristique importante touchant à son principe de validité. Je réalise que je suis en train de provoquer une situation qui vaut pour preuve. En consignait dans mon carnet un diagnostic illustrant ma théorie, je peux vérifier que l'absence de réaction des adolescents constitue une observation qui abonde dans le sens de cette théorie. Tout ce que je peux tenter pour la mettre en forme en présence des adolescents la confirme d'une façon implacable.

La valeur d'une théorie réside dans le caractère inéluctable de sa démonstration.

J'aime l'intonation grave et assurée de cette phrase, que je souligne dans mon carnet. Il me faudra m'y référer ultérieurement, au moment d'arrimer les préceptes de ma théorie.

20 H 22 – Nicolas et Marjorie me regardent avec une insistance qui trahit de la curiosité et, d'une façon que je ne peux préciser, une once de contrariété. Je suis étonné, moins par la réaction elle-même, que par le fait que les deux adolescents adoptent la même expression. Ils froncent les sourcils à l'identique, effectuent la même moue en me fixant, la bouche à demi ouverte, la lèvre inférieure légèrement crispée. Mon étonnement naît de cette standardisation de leur expression. Le cadre de l'internat semble avoir réduit leur comportement à des modes expressifs stéréotypés. Je pense à un film à très petit budget où une seule voix servirait pour doubler tous les acteurs. La référence est acceptable, et plutôt cocasse. Elle me semble plus pertinente que celle du théâtre, mais je ne sais encore dans quelle mesure. Il faut que je pense à travailler la mise en forme de ma théorie. Une chose est sûre cependant :

La science de l'observation des pratiques humaines peut et doit intégrer des références populaires.

Je souligne. Outre leur pertinence conceptuelle, ces références peuvent se révéler efficaces devant l'auditoire que j'aurai bientôt à affronter.

Je note ces remarques dans mon carnet, à nouveau de façon ostensible, et en proie à